

Élément fondateur du monde actuel, la révolution industrielle anglaise n'est perçue en France qu'à travers ses aspects négatifs.

Le modèle anglais, mal-aimé des Français

Jacques Marseille*

Jamais la Grande-Bretagne n'a participé de manière aussi forte à une élection française. Un effet secondaire des célébrations du centenaire de l'Entente cordiale deux ans plus tôt ? Une manière d'effacer l'affront des Jeux olympiques accordés à Londres ? Le 2 février 2006, Ségolène Royal manifestait dans un entretien au *Financial Times* une certaine proximité avec le chef de gouvernement britannique : « Je crois que Tony Blair a été caricaturé en France. Cela ne me gêne pas d'afficher mon adhésion à certaines de ses idées. Il a réinvesti dans les services publics. Il a remporté un réel succès contre le chômage des jeunes en ayant recours à davantage de flexibilité mais aussi à plus de sécurité. » En janvier dernier, Nicolas Sarkozy, qui n'a jamais caché son admiration pour le Britan-

*Professeur à Paris-I Sorbonne.

Les ouvriers d'un chantier maritime à Londres en 1867. A gauche, l'économiste et philosophe anglais Adam Smith, père du libéralisme et figure du nouveau billet de 20 livres.





Toutes les inventions de base comme la révolutionnaire machine à vapeur, qui a créé l'industrie moderne, ont été réalisées et perfectionnées par l'Angleterre. Pourquoi ?

nique, décrochait enfin la rencontre officielle tant attendue après une poignée d'entretiens officieux. L'effet Blair a pourtant été de courte durée. Depuis, les deux candidats, celle du PS en particulier, ont réentonné le refrain de l'exception sociale française. Est-ce parce qu'au cours de leur visite respective, ils ont eu chacun l'occasion de découvrir le visage qu'ont choisi les Britanniques pour illustrer leur nouveau billet de 20 livres : celui d'Adam Smith, le père du libéralisme ?

Pour prendre en fait la mesure de nos réticences à l'égard du « modèle » britannique, il suffit de remonter aux sources et d'observer comment nos livres d'histoire forment ou déforment nos enfants. Moment fondateur de notre modernité et de la croissance sans précédent qui a permis à l'humanité de vaincre le spectre de la disette, la première révolution industrielle, inaugu-

pour l'essentiel dans un cadre artisanal, au sein duquel les membres d'une même famille travaillent à domicile. »

Page de droite, dans une mise en scène destinée à susciter le questionnement de l'élève, une autre gravure anglaise, datée de 1834, montre encore des femmes, ouvrières celles-là, travaillant devant des machines sous le regard d'un contremaître. Légende : « L'essor du machinisme entraîne la concentration du travail en usine dans certains secteurs de pointe, comme dans la sidérurgie ou, comme ici, dans l'industrie cotonnière. » Question-clé à laquelle le jeune lycéen français est invité à répondre : « Quelles sont la nature et la portée des changements que l'industrialisation a provoqués au sein des sociétés européennes ? » La réponse est sans surprise : le passage d'une production dans le cadre familial et artisanal à une production où le tra-



Les bouleversements industriels anglais vus par un manuel d'histoire français : à gauche, un intérieur familial en 1791 où la production est encore artisanale. A droite, en 1834, des ouvrières de l'industrie cotonnière font face aux machines.



rée en Grande-Bretagne au milieu du XVIII^e siècle, figure au programme d'histoire de la classe de seconde.

Feuilletons ensemble les manuels les plus récents et les plus utilisés sur cette question. Figure imposée de la nouvelle pédagogie ouverte sur l'éveil plus que sur la diffusion du savoir, le chapitre sur « Les débuts de l'industrialisation en Europe » s'ouvre dans l'un des ouvrages par deux illustrations contrastées ainsi légendées : page de gauche, la première gravure, intitulée *Cottage industry*, montre un intérieur familial où les femmes joliment vêtues manient le rouet et le fuseau, sous le regard ému de petits chats jouant avec les pelotes. La légende est ainsi rédigée : « A la fin du XVIII^e siècle, la production s'effectue

vaillleur est l'esclave de la machine.

Dans un autre manuel, qui s'ouvre également avec deux gravures, on voit, page de gauche, le palais de l'industrie à l'Exposition universelle de Paris en 1855 et, page de droite, un marteau-pilon en Allemagne en 1832. Titre de ces deux gravures : « La machine, symbole du progrès... L'ouvrier, esclave de la machine. » Pour illustrer cette proposition, les auteurs ont choisi cet extrait de Jules Michelet : « L'infatigable chariot aux cent broches est à peine repoussé qu'il revient à vous... Il faut bien que l'homme se conforme au métier, que l'être de sang et de chair subisse l'invulnérabilité de cet être d'acier. »

La suite du chapitre du premier ouvrage et la liste des documents pro-

posés à la réflexion des élèves est à la mesure de l'entrée en matière. On y trouve un extrait du Manifeste du parti communiste où il est question du « despotisme (des fabricants) d'autant plus mesquin, odieux, exaspérant que son but, hautement avoué, c'est le profit ». Un peu plus loin, pour illustrer les débuts de l'urbanisation, un seul document – *Promenades dans Londres* – de Flora Tristan en 1839 est proposé, où il est écrit : « Le contraste que présentent les trois divisions de cette ville est celui que la civilisation offre dans toutes les grandes capitales ; mais il est plus heurté à Londres que nulle autre part. On passe de cette active population de la Cité qui a pour unique mobile le désir du gain, à cette aristocratie hau-

JEAN-PIERRE BOISIVON*

« SE RÉCONCILIER AVEC L'ÉCONOMIE DE MARCHÉ »



« Associer les origines du capitalisme libéral et la Grande-Bretagne pour disqualifier l'un et l'autre s'inscrit dans la longue histoire des rivalités franco-britanniques. Mais la défiance actuelle, notamment celle des

élites, à l'égard de notre voisin s'explique surtout par la période du gouvernement Thatcher. Les Français n'ont retenu de cet épisode que sa brutalité en la dissociant de son contexte. Il faut mesurer le décalage des deux pays à l'aube des années 70. À l'époque, la France est forte et fière de son État providence qu'elle croit inébranlable et de la modernisation de ses infrastructures menée tambour battant par l'État. Son PIB par habitant est de 2% supérieur à celui des Britanniques. On oublie alors que la Grande-Bretagne a eu « le malheur de gagner la guerre » : la défaite avait balayé les vieilles structures sociales en France et en Allemagne, la victoire les avait maintenues en Grande-Bretagne. Quand Margaret Thatcher s'attaque au droit de grève et aux services publics, on ne mesure pas la responsabilité des syndicats dans la stagnation économique du pays ni l'état de déliquescence des services. On retient seulement que sa thérapeutique serait la pire des choses qui puisse nous arriver.

Aujourd'hui, nous avons moins de condescendance à l'égard de la Grande-Bretagne mais nous continuons à la diaboliser. Non seulement elle tire bénéfice de ses réformes mais elle considère la mondialisation comme une source d'opportunités. Si, par exemple, les inégalités de patrimoine sont plus élevées là-bas qu'ici, celles des revenus sont moindres. Leurs indicateurs de santé sont équivalents aux nôtres mais leur système leur coûte 2 à 3% de PIB en moins : ils ont une marge de manœuvre pour améliorer un accès aux soins moins satisfaisant, etc. Nous ne voulons pas le savoir car si nous devions l'admettre, il nous faudrait accepter la même thérapeutique.

Il devient donc urgent de se réconcilier avec la réalité. C'est la mission du Conseil pour la diffusion de la culture économique (Codice), notamment en direction de l'enseignement secondaire qui diffuse encore une image de l'économie de marché plus négative que dans les autres pays développés. Nous sommes d'ailleurs les seuls à nous interroger encore sur l'efficacité de l'économie de marché. Partout ailleurs, ce débat est soldé pour se concentrer sur la question de sa régulation. Pour autant, il ne s'agit pas de faire le procès des enseignants. Ils sont preneurs d'ouvertures, d'informations et de débats dès lors qu'ils sont présentés sans esprit partisan. »

* Délégué général de l'Institut de l'entreprise et membre du Conseil pour la diffusion de la culture économique (Codice).

changements bénis ». Ce texte est accompagné d'une légende écrite par les auteurs du manuel : « L'autosatisfaction des élites britanniques » !

Publiés en 2005, base des cours des lycéens français, ces manuels en disent assez sur la façon dont est aujourd'hui considéré le rôle de l'Angleterre dans la quête du progrès matériel et de l'enrichissement général. Aucun lycéen, par exemple, n'aura l'occasion de commenter les statistiques historiques du PIB minutieusement rassemblées par le célèbre économiste et historien Angus Maddison. Elles lui apprendraient pourtant qu'après être passé de 700 dollars (de 1990) en 1500 à 1 250 dollars en 1700 (soit une hausse de 550 dollars en deux siècles), le PIB par habitant est passé en Grande-Bretagne à 1 700 dollars en 1820. Soit une

Contraste. Image d'époque d'une bourgeoise londonienne en 1859 (à gauche) portant les vêtements à la dernière mode, fabriqués par l'ouvrière (à droite).

augmentation de 450 dollars en cent vingt ans. Ces chiffres lui apprendraient aussi qu'en France, sous l'effet de cette modernisation, le même PIB par habitant est passé de 910 dollars en 1700 à 1 600 dollars en 1850.

En fait, les trois vraies questions qu'il faudrait poser pour comprendre le « modèle » britannique seraient les suivantes : Pourquoi toutes les inventions de base qui ont créé l'industrie moderne dont la plus révolutionnaire d'entre elles, la machine à vapeur, ont été réalisées et perfectionnées par l'Angleterre ? Pourquoi est-ce en Angleterre que s'est réalisée cette explosion d'esprit inventif qui a accentué le décalage avec le continent ? Pourquoi, enfin, est-ce en Angleterre et pas dans un autre pays que l'agriculture est devenue le terreau de la croissance et l'esprit d'entreprise le levain de la croissance ?

Mais poser ces questions reviendrait à admettre que notre monde moderne doit beaucoup à la capacité des Britanniques à surmonter les défis et à rebondir, quand tout le monde les croit assoupi. Au début des années 70, il était de bon ton en France « d'autopsier » Albion et de se gausser de sa molle indolence. Comment désormais supporter qu'elle nous devance et que, au moment même où nous adoptions les 35 heures, elle soit redevenue la quatrième puissance économique mondiale ? Cette visite guidée de nos lieux de mémoire suffit à éclairer notre indignation. ●

taine, méprisante, qui vient à Londres deux mois chaque année, pour échapper à son ennui et faire étalage d'un luxe effréné, ou pour y jouir du sentiment de sa grandeur par le spectacle de la misère du peuple ! » Question posée aux élèves : « En quoi la ville de Londres apparaît-elle comme le symbole de la grande ville moderne ? »

LE PROGRÈS MATÉRIALISTE

Enfin, après la double page imposée d'exercices sur le travail des enfants dans les mines de charbon et les conséquences dramatiques du surmenage extraites d'un « document » de Friedrich Engels, le chapitre s'achève par un texte tiré de l'hebdomadaire *The Economist*. Ce sera le seul hommage rendu à une révolution industrielle pendant laquelle les heures de travail dans les usines ont été réduites pour les adultes de 74 à 60 heures par semaine et pour les enfants de 72 à 40. Ce sera la seule évocation d'une révolution des transports où « le train nous emporte à 80 km à l'heure ». La seule évocation d'une société où « même s'il n'est pas encore vrai que le pauvre travaille moins », « cette avance de la nation en aisance et dans toutes les bases matérielles de la civilisation n'a pas tourné seulement au profit des favorisés du sort, toutes les classes de la communauté, les humbles tout comme les riches ayant participé à ces